LES ENJEUX CULTURELS ET SPIRITUELS DU PATRIMOINE RELIGIEUX : PRÉSENCE CHRÉTIENNE DANS LA SOCIÉTÉ ET INITIATION AU MYSTÈRE DE DIEU[1]

par **Monseigneur Claude DAGENS**, évêque d'Angoulême
membre de l'Académie Française

I – LES ENJEUX CULTURELS ET SPIRITUELS DU PATRIMOINE RELIGIEUX

Vous m'avez invité à cette journée de formation autour du patrimoine religieux et de ses enjeux. J'ai répondu d'une façon positive pour des raisons qui m'ont semblé évidentes.

Je connais Mgr HARPIGNY, votre évêque, et je suis heureux de le retrouver dans son diocèse de Tournai, ici à Mons.

J'ai compris aussitôt que cette journée de formation activement préparée par Mme de BECKER représentait un véritable engagement. Il s'agit de comprendre à quels défis nous sommes aujourd'hui confrontés pour faire valoir notre patrimoine religieux dans nos sociétés sécularisées.

Et il me semble qu'en Belgique comme en France, ces défis sont d'abord d'ordre culturel et spirituel, plus que d'ordre institutionnel et juridique. Pour le dire en deux mots, nous sommes appelés, dans les circonstances actuelles, à inscrire ce patrimoine religieux à l'intérieur de notre société oublieuse de ses racines et, en même temps, à le comprendre nous-mêmes d'une façon renouvelée, comme un chemin d'initiation au mystère de Dieu.

Il faut tout faire pour que nos églises vivent vraiment de leur vocation culturelle et spirituelle, et pas seulement de leur vocation patrimoniale.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, permettez-moi quelques remarques préalables sur les termes que je viens d'employer.

- Le terme de patrimoine religieux est légitime. Il fait appel à notre histoire et à notre mémoire. Il désigne ce qui est commun à notre société et à l'Église, précisément à cause de cette histoire. Il nous place donc devant des responsabilités également communes de gestion, de conservation, de restauration ou de création artistique.

Il a aussi le mérite d'inclure les aspects multiples que comporte la gestion de ce patrimoine religieux, ces aspects multiples qui justifient la diversité des réflexions que vous avez prévues pour cette journée et qui font appel à la fois au théologien, au pasteur, au juriste, à l'historien, au conservateur, au musicien et au touriste. Cette multiplicité de points de vue est évidemment une façon de souligner la place très réelle de ce patrimoine religieux à l'intérieur de notre société commune.

[1] Ce texte est celui d'une conférence donnée à Mons (Belgique), à la collégiale Sainte Waudru, le samedi 18 octobre 2008, pour l'ouverture d'une journée de formation organisée par le diocèse de Tournai sur le thème : « **Le patrimoine religieux : quels enjeux ?** »

Cependant, il faut aussi reconnaître les limites inhérentes à ce terme de patrimoine, qui désigne d'abord un ensemble de biens, d'ordre immobilier, ou monumental, ou artistique, qui demandent à être gérés de façon responsable.

Mais cette conception patrimoniale des monuments religieux, des églises, des chapelles et des cathédrales, risque de laisser de côté l'appropriation culturelle ou spirituelle de ces biens. On peut gérer un patrimoine en restant comme à l'extérieur de ce patrimoine.

Il faut donc passer d'une conception patrimoniale à une conception culturelle et spirituelle. Un peu comme l'a fait l'autre jour, en France, le pape Benoît XVI dans son discours au monde dit de la culture. Il a choisi de ne pas parler des racines chrétiennes de l'Europe. Il a voulu parler des racines de la culture européenne , en évoquant la genèse de la culture monastique et en montrant que la source de cette culture se trouve du côté de la recherche de Dieu.

C'est ce même lien entre la culture et la foi que je voudrais envisager parmi vous à propos de ce que nous appelons notre patrimoine religieux, en montrant comment ce patrimoine inscrit la présence chrétienne dans notre société et peut nous conduire au cœur du mystère de Dieu.

II – INSCRIRE LA PRÉSENCE CHRÉTIENNE DANS NOTRE SOCIÉTÉ SÉCULARISÉE

Nous sommes là sur un terrain proprement culturel, où se joue la visibilité chrétienne à l'intérieur de nos sociétés incontestablement oublieuses de leurs racines chrétiennes. Mais j'estime, avec d'autres, qu'au lieu de tenir à ce sujet le discours facile de la lamentation, il vaut mieux réfléchir de façon raisonnable à cette situation relativement nouvelle pour en saisir les données et les enjeux.

1. Des ruptures de tradition aux dangers de réduction culturelle

Il est vrai que nous venons de loin dans ce domaine culturel. Nous venons surtout après cette évidente « ***rupture de tradition*** », qui est intervenue dans les années 1965 – 1975 et qui a profondément marqué toutes les institutions de mémoire.

De sorte que, trente ou quarante ans après, nous nous trouvons devant de formidables phénomènes d'amnésie et d'ignorance, spécialement dans le domaine religieux. Tous les enseignants et les éducateurs le savent : les jeunes d'aujourd'hui sont, devant les réalités chrétiennes, devant la Tradition chrétienne, en état de découverte.

Et nous-mêmes, les adultes, nous savons bien que notre mission d'initiation au mystère de la foi est rendue difficile par les tendances lourdes de la culture ambiante, qui méconnaît, ou marginalise, ou tourne en dérision la Tradition chrétienne.

Il est évident que l'appropriation culturelle de notre patrimoine religieux ne peut pas faire abstraction de ces difficultés évidentes.

Mais je crois qu'il faut aussi mentionner un autre élément de ce contexte culturel qui est le nôtre. Précisément en raison même de cette « *rupture de tradition* » et de l'oubli de nos racines chrétiennes, se manifeste aujourd'hui une autre tendance, qui, elle, mise sur le culte du passé, sur la fascination du passé, et même sur l'exaltation du passé chrétien de nos sociétés, d'autant plus exalté qu'il est ignoré.

De sorte que se produit alors une sorte de dissociation entre la culture et la foi. On admire les vestiges de la culture catholique inscrite dans ces monuments de l'époque romane, ou gothique ou baroque, sans oublier le « *gothique éternel* » des restaurations du XIXème siècle. Mais cette admiration renvoie encore davantage le phénomène chrétien dans un passé

irrémédiablement révolu. C'est une conception exclusivement patrimoniale, qui respecte ces monuments, qui s'émeut parfois de leur état de délabrement ou d'abandon, mais qui s'abstient, consciemment ou inconsciemment, de les relier à ce qui les inspire.

On vénère la forme architecturale, la structure du bâtiment, l'agencement des pierres, la décoration du chœur, mais sans aller jusqu'au sens, jusqu'à l'intention spirituelle sans laquelle ces formes n'existeraient pas. On pratique une sorte de «*réduction culturelle* » de notre patrimoine religieux : on le réduit à son apparence, à sa valeur artistique ou à son coût financier, en le détachant de ses sources.

Pour être tout à fait honnêtes, il faut aller encore plus loin et reconnaître que, par rapport à cette dissociation entre la culture et la foi, nous avons, nous, catholiques, notre part de responsabilités. N'accusons pas trop vite les incroyants d'aujourd'hui d'être devenus ignorants du sens de ce patrimoine religieux.

Il y a un certain nombre d'années, nous avons nous-mêmes pris nos distances par rapport à la culture chrétienne et au culte catholique lui-même. En faisant appel de façon abrupte à certaines catégories inspirées par la Tradition protestante et par la théologie de Karl BARTH, nous avons opposé la foi et la religion, nous avons exalté la foi pure, détachée de son environnement humain, historique, religieux et culturel. Et nous avons parfois estimé que le « *culte* » était secondaire et que la mission dans le monde, les engagements politiques et sociaux, étaient prioritaires et qu'ils pouvaient se dispenser du culte, des objets du culte, des lieux de culte, des célébrations du culte. Au fond, nous avons nous-mêmes favorisé cette « *rupture de tradition* » dont nous souffrons aujourd'hui.

2. Cette culture muette dont nos églises sont porteuses

Nous voilà donc placés non pas exactement devant de nouveaux chantiers de construction, mais devant des exigences relativement nouvelles pour comprendre comment notre patrimoine religieux est appelé à inscrire la présence chrétienne dans nos sociétés sécularisées.

Un première urgence s'impose : nous ne pouvons pas nous résigner à ces dissociations qui nous ont fait du mal, qu'elles viennent de la culture ambiante ou d'une conception mutilée de la foi et de l'engagement chrétiens.

Nous avons à faire œuvre de réconciliation culturelle et spirituelle. Pour cela, nous disposons d'un certain nombre de conditions favorables, à l'intérieur même de notre société. Il est évident que les églises, les bâtiments du culte sont aujourd'hui reconnus comme un bien commun dont on ne veut pas la destruction et l'abandon. Même si l'on connaît mal leur histoire et leur signification, on les considère spontanément comme des éléments symboliques dont on ne peut pas se passer. Ils ne sont peut-être pas rentables, mais ils ont une utilité profonde, ou plutôt une forme de présence qui peut parler à beaucoup.

C'est à nous, chrétiens, membres de l'Église catholique, de comprendre et de faire valoir cette espèce de « ***culture muette*** » dont une église est porteuse. Je dis bien « ***muette*** », c'est-à-dire que c'est aussi dans le silence que l'on peut percevoir le langage de la foi qui passe par le langage des pierres et par le langage de la beauté. Et ces langages-là sont accessibles à beaucoup de personnes, en-deçà ou au-delà des mots. En quoi consiste donc cette « ***culture muette*** » que nos églises peuvent et doivent proposer non seulement aux croyants qui s'y rassemblent, mais aux visiteurs, aux touristes et aux pèlerins qui y passent ?

- Cette culture comporte d'abord une **distance** prise par rapport aux bruits, aux rumeurs, aux violences du monde. Il faut laisser nos églises remplir ce rôle de « *mise à distance* » simple et silencieuse. À partir de là, chacun, à sa manière, pourra percevoir quelque chose de l'appel de Dieu. « *Venez et vous verrez !* » Car il est clair que tout en étant un

bâtiment de pierre qui fait partie du monde et de son paysage urbain ou rural, une église évoque en même temps ce qui dépasse ce monde.

À cette culture de la distance et du détachement, se joint une culture de la liberté personnelle : cette maison de Dieu est ouverte à tous. Il n'y a pas de sélection préalable. Il y a seulement une invitation implicite à respecter la différence de ce lieu, précisément en comprenant que l'accueil y est gratuit. Personne n'est rejeté, personne n'est soumis à un contrôle. Chacun peut se sentir chez soi.

Et peut-être que cette culture de la liberté et de l'ouverture à tous a des chances de faire découvrir aussi un autre élément plus intérieur : cette maison n'est pas comme les autres. Elle est habitée par une présence. Et la structure même du bâtiment, son agencement, sa décoration, son illumination sont là pour faire pressentir cette présence cachée. Et Dieu seul sonde alors les reins, les cœurs, les regards, les mémoires !

Je suis convaincu que ces trois notes de distance, de liberté et de présence peuvent trouver un écho autant chez des agnostiques que chez des croyants, et aussi chez des artistes, des poètes, des musiciens, des peintres, des architectes, et aussi des responsables culturels et des élus locaux…

Un dernier mot, ou une dernière insistance au sujet de cette inscription de la présence chrétienne à travers notre patrimoine religieux. Cette « *culture muette* » dont nos églises ont porteuses et qui est offerte à tous, a sa source dans le langage de la foi. Mais il faut préciser encore pour nous-mêmes, peuple de baptisés : le langage de cette culture est avant tout le langage des signes, et non pas le langage des résultats chiffrés.

Je ne dis pas ainsi qu'il faut mépriser les évaluations financières que nécessite l'entretien de nos églises. Mais je dis seulement, parce que j'en suis témoin, qu'il faut oser parfois renverser l'ordre de priorité que l'on voudrait nous imposer. C'est la compréhension large de ce langage des signes et de cette culture muette qui permet de justifier les engagements financiers. C'est parce que des élus locaux, ou un Conseil municipal, sont sensibles à la valeur non-marchande de leur église qu'ils peuvent consentir aux investissements qui sont exigés d'eux.

Et nous sommes, là encore, sur un terrain profondément culturel : dans une société dominée par des logiques quantitatives à base de calculs rationnels, notre patrimoine religieux fait appel à d'autres valeurs non quantitatives, à des valeurs qui sont de l'ordre de la beauté, de la grâce, de ce qui n'est pas rentable, de ce qui est gratuit.

J'atteste que cette perception de ce que l'on appelle « *l'ordre symbolique* » peut inspirer certaines décisions très précises, et qu'en tout cas, nous ne pouvons pas avoir honte d'être ainsi renvoyés, comme chrétiens, à ce qui est au cœur de notre identité : à ce qui fait signe, à ce qui est présent comme signe de Dieu à l'intérieur de notre monde, et nous vérifions alors que ces signes que sont des pierres sont inséparables de ces pierres vivantes que nous sommes nous-mêmes en tant que baptisés. Et il ne devrait pas être difficile de vérifier ainsi la relation qui unit les églises, comme bâtiments visibles du culte catholique, à l'Église avec un E majuscule, appelée à aller elle-même au cœur du mystère de Dieu pour que ce cœur s'ouvre à tous.

III – CONDUIRE AU CŒUR DU MYSTÈRE DE DIEU

1. Une pastorale concrète du cheminement chrétien

J'admire souvent la façade de la très belle cathédrale romane saint Pierre d'Angoulême. Au sommet de cette façade est représentée l'Ascension du Christ : il est là, dans une mandorle, entouré par les symboles des quatre évangélistes et escorté par les apôtres

et par le peuple de Dieu. On devine qu'il monte vers le ciel de Dieu, mais, curieusement, quand on regarde vers lui, on a l'impression qu'il nous regarde et que, tout en montant, il reste comme lié à nous en nous attirant à Lui.

Les sculpteurs du XIIème siècle n'ont pas voulu séparer ce Christ de l'Ascension du peuple de Dieu et de son histoire, évoquée dans les frises inférieures, qui montrent les combats entre les Croisés et les Sarrasins, sans doute avant ou après la prise de Saragosse. Comme si le mouvement ascendant du Christ n'était pas détaché des violences qui se produisaient à cette époque-là.

Et, bien évidemment, cet appel à l'histoire la plus réelle ne peut pas être séparé de ce qui se passe à l'intérieur du monument, puisque le peuple de Dieu est appelé, comme les disciples au moment de l'Ascension, non pas à regarder seulement vers le ciel, vers le Christ, qui monte vers le Père, mais à venir se rassembler pour participer à la prière de l'Église, à la liturgie, aux sacrements de la foi et spécialement à l'Eucharistie.

Le même Christ qui monte au ciel est aussi Celui qui, dans le chœur de notre cathédrale, figure sur un grand vitrail, un livre ouvert devant Lui, présidant lui-même les mystères de la foi. Comme si la cathédrale, de sa façade tournée vers l'extérieur à son chœur, était en abrégé un programme de vie chrétienne et d'engagement chrétien, à la suite du Christ.

Peut-être sommes-nous parfois trop habitués à nos églises, et l'habitude paralyse. Nous avons besoin de comprendre nous-mêmes comment le mouvement de la foi se révèle à travers la structure de ces bâtiments, de quelles façons et par quelles étapes nous avons la responsabilité de laisser ce mouvement faire son œuvre pour ceux et celles qui entrent dans ces maisons de Dieu.

Autrement dit, il nous faut accepter qu'une pastorale du cheminement chrétien puisse être pratiquée concrètement dans nos églises. Voici quelques étapes de ce cheminement.

2. La pastorale de l'accueil

Pour que l'accueil soit assuré, il faut évidemment que quelques personnes s'en chargent. On les appelle en Charente des « *relais paroissiaux* », des femmes surtout qui ont la responsabilité d'ouvrir et de fermer les églises (elles ont donc le « *pouvoir des clés* »), de les entretenir, de les fleurir, de les rendre accueillantes. J'atteste que cette mission ne fait pas appel d'abord à des compétences techniques, mais à cette simple ouverture du cœur qui se traduit par l'ouverture de ces « *maisons de Dieu* » à tous ceux qui y passent.

Je ne m'inquiète pas pour ce travail ordinaire d'accueil et d'ouverture. Mais je m'inquiète pour une autre raison : je me demande parfois si nous ne risquons pas de nous résigner plus ou moins à une sorte de dédoublement de l'accueil, comme si l'on pouvait distinguer d'un côté un accueil de type culturel et de l'autre un accueil de type spirituel.

Je me souviens d'être entré il y a quelques années dans une de nos grandes basiliques de France, et quelqu'un, en me voyant entrer, m'a aussitôt demandé : « *Êtes-vous venu pour prier ?* » Comme s'il pouvait y avoir deux directions différentes dans le même édifice : d'un côté, le groupe des croyants qui savent prier, et de l'autre le commun des visiteurs auquel on réserverait les explications historiques et artistiques.

Quelle curieuse conception du sacré chrétien ! Comme s'il fallait distinguer et séparer le langage architectural et le mystère de la foi ! Comme si la prière devait ignorer la lumière des vitraux, l'élancement des voûtes, la beauté des statues ou des peintures, sans parler de la musique ! Et comme si les gens de passage, les touristes n'étaient pas capables d'aller au-delà des impressions immédiates !

Je crains parfois que nous n'osions pas assez relier tous ces éléments qui, dans une église, participent à la manifestation du mystère de la foi : la structure architecturale, l'espace liturgique, le lieu de prière.

C'est à nous de laisser parler tous ces signes qui, à des degrés divers, disent que Dieu vient faire Alliance avec notre humanité et qu'il veut demeurer avec nous.

Nos églises sont appelées à être toujours davantage des lieux de dialogue réel entre la foi chrétienne, l'art et la culture. Il nous appartient de pratiquer ce dialogue d'une façon exigeante. Ce serait une très mauvaise solution, une sorte de fuite en avant, de nous résigner à distinguer entre des usages cultuels et des usages culturels de nos églises. Mais il nous revient de susciter et d'encourager toutes les concertations nécessaires avec les responsables culturels et les élus locaux pour que l'Église et ses membres manifestent leur souci de relier le culte et la culture et surtout de montrer que la recherche de Dieu et la Révélation de Dieu passent par la culture.

3. La pastorale du rassemblement

Je sais bien qu'en Belgique comme en France, les pratiquants habituels de l'Eucharistie du dimanche sont beaucoup moins nombreux. Nous souffrons tous de cette désaffection. Et nous sommes tributaires de ces évaluations statistiques qui font partie de la culture dominante et qui concluent facilement : « *les églises sont vides* ».

Je ne conteste pas les chiffres, mais je conteste l'interprétation qu'on leur donne. Car le sociologie religieuse devrait davantage tenir compte de la mobilité ambiante, de la diversité des célébrations catholiques et aussi de la pratique des « *temps forts* » de la vie chrétienne, rassemblement locaux et diocésains, et pèlerinages.

Il est certain que la civilisation paroissiale, liée au clocher de l'église et à une stabilité assez générale, n'est plus du tout le modèle dominant de la pratique religieuse. Mais à cette constatation réaliste, il faut en ajouter une autre, aussi réaliste : nos églises sont aujourd'hui à l'image de la grande Église, qui ne se présente plus comme un bloc plus ou moins monolithique, fermé sur lui-même, mais comme un ensemble vivant, un corps, sans doute affaibli et usé, mais vivant et constitué de membres divers.

Et c'est cette diversité intérieure à l'Église et à nos églises qui constitue un signe parlant. J'en veux pour preuve les moments où je suis invité, comme évêque, à présider la messe pour marquer la restauration d'une église. Cette célébration se présente comme un acte public en même temps que comme une manifestation de la foi catholique.

Ce n'est pas la formalité cérémonielle qui l'emporte. C'est un besoin profond de rassemblement réel, avec des hommes et des femmes différents et diversement engagés politiquement, mais qui acceptent – et c'est visible- de regarder un moment dans la même direction, grâce à la célébration de ce culte.

Il faut tirer toutes les leçons d'une telle expérience : dans notre société éclatée, compartimentée, génératrice de séparations, nos églises peuvent être reconnues comme des lieux qui réunissent largement et qui donnent des raisons de lutter contre les séparations. Je n'hésiterai pas à aller plus loin : ce sont les paroles et les gestes de l'Eucharistie qui peuvent prendre alors leur plein sens. « *Mon corps livré pour vous…mon sang versé pour vous…* » Au cœur même des blessures et des brisures de notre humanité et de notre société, le signe sacramentel, même s'il n'est pas compris par tous, joue son plein rôle de salut et de réconciliation. Dans la Pâque du Christ, Dieu vient « *chercher et sauver ce qui était perdu* » et, au-delà des apparences et des étiquettes, certains perçoivent ce signe, sans pouvoir le nommer.

Je ne crois pas que notre société dispose de beaucoup de lieux analogues où des hommes et des femmes puissent se rassembler pour s'ouvrir mystérieusement à ce qui les dépasse.

4. Nos églises révèlent le cœur de Dieu

Nous sommes là à la frontière entre le visible et l'invisible, c'est-à-dire précisément dans le domaine des réalités sacramentelles, de ce que nous ne produisons pas, que nous ne fabriquons pas, mais que nous recevons de Dieu Lui-même, révélé dans la Pâque du Christ, et à travers les autres, quand ils deviennent pour nous des signes de Dieu.

Je vais me risquer à le dire en deux mots. Quel est l'enjeu le plus radical, le plus profond, et, d'une certaine manière, le plus simple de tout ce qui concerne notre patrimoine religieux ? C'est le même enjeu que celui qui concerne la première annonce de la foi chrétienne. C'est un enjeu d'évangélisation, qui consiste à révéler la vérité chrétienne de Dieu, c'est-à-dire son humanité, ou plus exactement sa transcendance qui passe par son humanité.

Je suis allé il y a quelques années à Istanbul. J'ai visité la fameuse « *mosquée bleue* », qui a tellement impressionné Benoît XVI, lors de sa visite en Turquie. L'élancement des voûtes, la luminosité, le silence, tout invite à un mouvement d'élévation confiante. On sait que le monde divin est ouvert et qu'il appelle. Mais il reste comme exclusivement au-dessus. Sans écraser, sans doute, mais aussi sans se communiquer à nous.

En quel Dieu croyons-nous vraiment ? Et comment nos églises nous conduisent-elles au cœur de sa Révélation ? Et comment sommes-nous prêts à considérer nos églises non seulement comme des lieux de rassemblements plus ou moins réguliers, mais comme des lieux de révélation ?

Je n'ai ni recettes, ni conseils à donner. Mais je suis convaincu que nous avons besoin de nous interroger sur la mission spirituelle que nous reconnaissons à ces bâtiments du culte, si nous voulons nous-mêmes ne pas être prisonniers d'une conception utilitaire si facilement susceptible d'être instrumentalisée de l'extérieur.

Nous sommes appelés à nous réapproprier spirituellement, c'est-à-dire chrétiennement, nos églises. Ce n'est pas d'abord une question de moyens. C'est une question de priorités. Oui ou non, venons-nous à l'église pour y chercher Dieu, surtout si nous sommes dans le brouillard, en espérant qu'il soit possible de le rencontrer, si peu que ce soit, à travers les signes qu'Il nous donne, sa Parole vivante, son corps livré, et aussi l'assemblée qui le prie, sans oublier ces pierres, ces vitraux, ces statues qui nous relient à la longue histoire du peuple des baptisés ?

Et si jamais on me disait que cette perception spirituelle de notre patrimoine religieux est réservée à des catholiques assurés de leur Tradition, je raconterais des histoires vraies. C'était il y a près de dix ans. Des algériens musulmans, qui venaient d'arriver à Angoulême, faisaient une grève de la faim devant notre cathédrale. Je suis allé les rencontrer. Je les ai écoutés. Et puis, je leur ai demandé : « *Pourquoi êtes-vous venus ici ?* » Et l'un d'entre eux m'a répondu : « *Ici, c'est un lieu sacré. Il y aura toujours des gens pour nous écouter* ».

Cet homme, ce musulman, avait compris la spécificité chrétienne, la jonction intime entre la Révélation de Dieu et le service des hommes, à commencer par les plus menacés.

Et deux années plus tard, le 18 septembre 2001, une semaine après les terribles attentats de New York, alors que je célébrais une messe dans notre cathédrale pour les victimes de cette violence et pour la paix dans le monde, juste avant la fin de la messe, j'ai vu s'avancer un homme, un musulman, qui est venu jusque dans le chœur, pour me dire : « *Nous demandons pardon pour ces gens là.* »

Et j'avais choisi comme Évangile le récit de la mort de Jésus selon saint Luc, avec cette parole étonnante : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ». (**Luc**, 23, 34).

Comme si nos églises et nos cathédrales étaient des lieux où le mystère de la Croix du Christ vient éclairer notre histoire actuelle, dans ce qu'elle a de plus tragique !

« *En sa personne,* écrit saint Paul aux chrétiens d'Éphèse, *il a tué la haine. Il est venu annoncer la paix, à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient proches. C'est grâce à Lui que les uns et les autres, dans un seul Esprit, nous avons accès auprès du Père…C'est en Lui que toute la construction s'ajuste et s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur…* » (**Éphésiens**, 2, 16-17, 21)

C'est clair : il s'agit de beaucoup plus que de faire valoir culturellement et spirituellement notre patrimoine religieux. Il s'agit de nous inscrire nous-mêmes, à travers nos églises, à l'intérieur de notre humanité blessée et de le faire contre vents et marées, sans souci des résultats obtenus, avec le seul désir de devenir ainsi le signe et le sacrement du Christ, « *pour la gloire de Dieu et le salut du monde* ».

Claude DAGENS,
le 18 octobre 2008